

Qui a tué mon père d'Edouard Louis

Note de lecture de Michèle Cléach – 13/12/2018

Si vous n'avez pas lu à sa sortie en mai dernier *Qui a tué mon père* d'Edouard Louis, c'est le moment de le faire. Mieux qu'un micro-trottoir dont sont friands les médias, mieux que deux ou trois phrases « volées » ici ou là, mieux que l'analyse en surplomb de spécialistes en tous genres, ce récit hybride qui ne veut répondre à rien d'autre qu'à la nécessité : « *ce que je dis ne répond pas aux exigences de la littérature mais à celles de la nécessité et de l'urgence, à celle du feu* », nous plonge au cœur de ce qui, depuis plusieurs semaines, nous agitent tous, et bien au-delà de nos frontières.

Qui a tué mon père est d'abord une adresse au père du narrateur, ce père que les lecteurs d'Edouard Louis ont déjà rencontré dans son premier roman, *En finir avec Eddy Bellegueule*, personnage point trop sympathique qu'il avait fui en même temps qu'il fuyait son milieu d'origine (social et géographique) raciste et homophobe. Ce père qu'il revient voir très longtemps après son départ et qu'il peine à reconnaître : difficultés à parler, insuffisance cardiaque, problèmes respiratoires, diabète, cholestérol, à « *à peine plus de cinquante ans* » : « *Tu appartiens à cette catégorie d'humains à qui la politique réserve une mort précoce* ». On est page 14 et le ton est donné. Car le narrateur n'est plus l'enfant qui espérait l'absence de son père quand il rentrait de l'école - même si certaines situations donnent à voir que les choses ne sont pas si simples, que ce père-là pouvait avoir aussi des accès de tendresse et de complicité avec son fils – , il a évolué, appris à décrypter les situations, acquis des grilles de lecture et d'analyse historique, sociologique et politique. Son regard sur son père, sur la vie de son père, a changé ; à la lumière de ses acquis, il a compris comment la société a contribué à creuser l'écart entre son père et lui : « *L'histoire qu'on enseignait à l'école n'était pas ton histoire à toi. On nous apprenait l'histoire et tu étais tenu à l'écart du monde* ». Et au détour d'une page, il confesse « *Il me semble souvent que je t'aime* ».

Face à ce père physiquement détruit, Edouard Louis entreprend d'inventorier les événements : l'accident de travail qui lui détruit le dos, le déremboursement de certains médicaments, le « harcèlement » qu'il subit pour reprendre le travail malgré ce dos démolé et ses problèmes de santé liés à cet accident, la « loi travail », le mépris affiché pour les « assistés » et les « fainéants », mais aussi les hommes et les femmes responsables de cette destruction : « *L'histoire de ta souffrance porte des noms. L'histoire de ta vie est l'histoire de ces personnes qui se sont succédé pour t'abattre. L'histoire de ton corps est l'histoire de ces noms qui se sont succédé pour le détruire. L'histoire de ton corps accuse l'histoire politique* ».

Mais en même temps que son corps se dégrade le père change. Il parle avec son fils et l'écoute, et son fils l'écoute aussi : « *Toi qui toute ta vie as répété que le problème de la France venait des étrangers et des homosexuels, tu critiques maintenant le racisme en France, tu me demandes de parler de l'homme que j'aime. Tu achètes les livres que je publie, tu les offres aux gens autour de toi.* »

Et le récit se termine quand, à l'issue de sa dernière visite, le fils dit à son père que, oui il fait toujours de la politique et que celui-ci lui répond : « *Tu as raison. Tu as raison, je crois qu'il faudrait une bonne révolution.* »